

DANS KHARTOUM
ASSIÉGÉE

ÉTIENNE BARILIER

DANS KHARTOUM
ASSIÉGÉE

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2018

I.S.B.N. : 978-2-7529-1130-8

«C'est étrange : dans un grand désir nostalgique de la mort, je me sens maintenant tout à fait bien. [...] Ce monde est trop petit, et l'on aspire à une sphère plus large dans le futur. "Héritiers", pour quoi faire? Quelque chose de bon! quelque chose d'utile! Quelque chose de grand.»

GÉNÉRAL CHARLES GORDON

PREMIÈRE PARTIE

I

LA COMÈTE

Elle surgit en plein jour, si proche du Soleil qu'on ne peut pas la contempler. Elle brille au-dessus d'une ville menacée, bientôt assiégée, Khartoum. Car dans le désert, un prophète s'est dressé, le Mahdi, qui veut épurer le monde, chasser le pouvoir apostat, éradiquer la corruption, brûler les mécréants au feu de la vraie foi, au fer de la vraie loi. Une souffrance lente et progressive, voilà ce que la comète annonce à la capitale incertaine d'une contrée indéfinie, où les deux Nils se réunissent; mais deux artères immenses ne suffisent pas à la vie de Khartoum, ce cœur d'enfant mort-né.

Dans le camp des rebelles et futurs assaillants, la comète est adorée comme un cœur vivant, un don d'Allah. On la nomme l'étoile du Mahdi, ce sauveur à qui le Ciel accorde une preuve irrécusable de sa bénédiction. Le nouvel astre est la plus belle des oriflammes, au-dessus des bannières noire, verte, rouge et blanche des troupes de Dieu. Comme si cela ne suffisait pas, cette année que les chrétiens désignent d'un chiffre banal, 1882, c'est l'an 1299 de l'Hégire: 1300 va commencer un nouveau siècle. Que de signes favorables, que d'augures certains!

Dans ce camp des rebelles, des religieux chrétiens sont prisonniers. Maltraités et désespérés, ils pensent mourir à bref délai, car ils refusent de se convertir. Mais à l'aube, ils voient la comète: le Ciel leur apporte une preuve irrécusable de sa bénédiction. Le nouvel astre est le plus beau

témoignage de la miséricorde du Dieu souffrant, soleil spirituel qui peut se regarder en face.

Ce 28 septembre 1882, Abd el-Kader Pacha, le très matérialiste *hokomdar* (ou gouverneur général) de Khartoum, voit aussi la comète. Du toit de son palais, il louche prudemment dans sa direction, à coups de brèves œillades, tandis que lui parviennent, par les fenêtres ouvertes de l'aile réservée au harem, d'agaçantes et rassurantes criaileries : la vigilance des eunuques laisse à désirer. Dans le silence apaisant mais inquiétant de l'étoile nouvelle et chevelue, le pacha lit un avertissement. Il connaît la réputation du Mahdi et le prend au sérieux. Il décide de fortifier la ville.

Entreprise étrange, irréaliste même. Fortifie-t-on Khartoum, ville mort-née, oui ; ville de boue, grossièrement et mollement sortie du désert, ville dont les tempêtes de sable brouillent les traits en quelques heures, où les pluies surabondantes font s'écrouler les maisons, et transforment les rues en caniveaux puants ? D'ailleurs que faut-il craindre ? Des forts déjà nous défendent. Et les deux Nils. Au sud, il est vrai que la cité se perd dans les sables mous, tel un porc-épic bien hérissé, mais dont le ventre est vulnérable. N'y pensons pas. Nous sommes là pour vivre et pour jouir – disent les puissants, les marchands, les Blancs, et moi, le *hokomdar*.

Abd el-Kader fait creuser fossés et remparts de sable, du Nil blanc jusqu'au Nil Bleu, sur plusieurs kilomètres. Mais ces fortifications peu consistantes, où poussent des acacias dérisoires, resteront menacées par un fleuve qui sort de son lit à la saison des pluies et collabore avec les eaux du ciel pour combler et niveler sournoisement toute défense. Oui, le Nil, qui protège au nord, est une menace au sud-ouest. L'architecte a l'ordre de relever ce rempart chaque fois qu'il sera nécessaire, contre les eaux insidieuses. Tout défaut de vigilance est puni du fouet. Le maître d'œuvre, dos strié de sang, veille à ce que les terrassiers reçoivent double ration de coups.

Khartoum, donc, est mort-née dans les années 1830, de l'ambition commerçante et rapace de Méhémet Ali, le Napoléon de l'Orient, le maître turc de l'Égypte : un croisement de routes caravanières, la base arrière où s'organisent les expéditions de pillards, d'esclavagistes et autres conquérants de sac et de corde. On part de Khartoum pour razzier les nègres ; on se repose à Khartoum de ses orgies de conquête, dans d'autres orgies différemment sanglantes. La plupart de ceux qui pénètrent dans cette ville sont chargés de chaînes. Qui songerait à la prendre ? Y prendre quoi ? D'ailleurs le vice-roi d'Égypte, successeur de Méhémet Ali, et actuel exploitateur du Soudan, ne le permettrait pas, ni les puissances occidentales qu'y représentent et qu'y déshonorent consuls affairistes et commerçants cupides.

Cette idée d'Abd el-Kader, de fortifier la ville, inquiète les habitants plus qu'elle ne les rassure. Et puis sous le regard de la comète, on commence quand même, au-delà de toute résignation, parmi les pauvres, les esclaves, les portefaix, les prostituées, les petits commerçants du bazar, à trouver que le Mahdi n'a pas tort. Ne veut-il pas nous délivrer du tyran turc, c'est-à-dire égyptien, qui a fait du Soudan sa propriété, et qui écrase le peuple sous le poids d'un impôt collecté par le fouet ? Ne veut-il pas rétablir la vraie religion dans une ville qui s'en est honteusement détournée pour se livrer aux plaisirs infâmes de l'alcool et de la fornication, du fait des Blancs et de leurs séides arabes ? Ce 28 septembre 1882, les habitants de Khartoum songent sous la comète. Et beaucoup d'entre eux se mettent à penser qu'elle ne rayonne pas seulement comme Allah, mais bien comme le nouveau Prophète qui se lève. Abd el-Kader charge les oulémas de prêcher à leurs ouailles que ce Mohammed Ahmed, prétendu Mahdi, n'est qu'un imposteur qui insulte à la vraie religion. Les oulémas s'empressent. Mais les fidèles, à la sortie de la mosquée, hochent la tête. Qui sait si leur souffrance ne va pas finir avant leur vie ?

Et les Européens de Khartoum, les Blancs? On en compte quelques dizaines. Parmi eux, deux ou trois qui ne sont ni esclavagistes patentés ni jouisseurs ivrognes. Celui qui flaire le danger mieux que les autres est un très brave homme qui s'appelle Martin Ludwig Hansal. Il est consul de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche-Hongrie. Il connaît la ville depuis une bonne trentaine d'années. Si l'on tient plus de trois ans à Khartoum, ce qui est assez rare pour des Blancs, on est vacciné contre ses fièvres, ses chaleurs, ses mœurs esclavagistes, ses cadavres d'animaux dans les ruelles, son terrifiant ennui, ses tempêtes de sable qui font disparaître le soleil plus sûrement qu'une éclipse totale. On ne risque plus d'y mourir, sinon de mort brusque et violente.

Lorsqu'il n'avait pas encore vingt ans, Hansal a débarqué dans Khartoum pour servir de secrétaire à la mission franciscaine et d'enseignant dans son école. Au début de son séjour, il est resté cloué au lit trois mois par une fièvre maligne. Il a survécu, parce que son heure n'était pas venue (sous le ciel de Khartoum, les chrétiens disent volontiers *inch'Allah*). Il a pu se remettre à jouer de l'harmonium à la messe, dans la mignonne chapelle de la mission, puis y entendre avec délices le rosaire récité en arabe. L'homme est trapu, solide. Sa barbiche et ses moustaches ne le distinguent guère du gros des Européens, ni même ses lunettes rondes. Mais il se signale par son expansivité, son affectueuse volubilité.

Ce petit matin du 28 septembre 1882, Hansal sort dans son jardin pour observer la comète avec un verre fumé. S'il était menacé de mort, prisonnier du Mahdi comme ses frères en religion, il verrait dans cet astre un signe de Dieu. Ici, dans le calme et la relative fraîcheur de la première aube, dans la certitude à peine ébranlée de sa liberté, il y salue, en bon Occidental, un phénomène céleste, qui fait au soleil une belle et blonde chevelure – d'où le nom que les Grecs inventèrent pour le phénomène. Hansal a des lettres.

Mais le spectacle de cet astre éphémère lui donne une pointe au cœur, un petit serrement, aussi léger mais aussi réel que la peur vague de ce Mahdi lointain. Et si cette peur devait croître, le ciel se peuplerait de signes autant qu'il se peuple d'étoiles. Tout s'intensifie, donc tout signifie pour qui craint ou espère. Tout, bientôt, va signifier.

Les mois passent, et lentement la comète se retire du firmament; ce sera pour longtemps. Les signes divins pâlisent. Mais Allah remplace avantageusement la comète par les victoires qu'elle annonçait. Au début de 1883, El Obeid, la capitale du sud-ouest du Soudan, cède sous les coups du Mahdi. Certes, elle est à quatre cents kilomètres de Khartoum, mais c'est un lieu stratégique, et la plus importante citadelle de résistance. Avec ce nouveau succès, le prophète croit définitivement que sa mission l'appelle à conquérir le monde entier. Il le fera bientôt savoir à l'empereur d'Autriche et à la reine d'Angleterre.

Le khédivé, dans ses coussins parfumés du Caire, susurre l'ordre d'arrêter ce séditieux. On dénêche, pour cette tâche, un général à la retraite de l'armée des Indes. Ce William Hicks est un Anglais, mais l'Angleterre s'en lave les mains: c'est l'Égypte seule qui l'emploie. Hicks Pacha dirige une armée cauchemardesque: pour la plus grande partie composée d'Égyptiens tirés de prison, dont on a ôté les fers des chevilles pour les prier de bien vouloir brûler leurs pieds dans le sable, au service de leurs geôliers: ce sont des anciens de la révolte d'Ahmed Urabi, un militaire qui, bien avant Nasser, voulut l'Égypte aux Égyptiens – révolte étouffée dans pas mal de sang, avec l'aide des Anglais, pour ne pas dire grâce à eux seuls. Les Anglais qui ne prétendent toujours à rien en Égypte mais y régentent tout.

Bref, les soldats de Hicks ne sont pas trop motivés pour combattre le Mahdi, ce nouveau révolté selon leur cœur, parce que moins politique et plus religieux. Cette armée de clampins quitte Khartoum en septembre 1883. Volontairement égarée par des guides, assoiffée à mort, prise dans

les tempêtes de sable sous un soleil de sang, la troupe est surprise dans un défilé puis massacrée, début novembre. On dit que Hicks fut le dernier à ferrailer et qu'il mourut debout. Ainsi doit faire un soldat anglais. Pour quoi donc mourrait-il si loin de sa patrie, sinon pour l'honneur ?

Dès la nouvelle du désastre connue à Londres, on se met à suggérer dans les allées du pouvoir, pour sauver ce qui peut l'être encore des intérêts anglais, le nom du général Charles Gordon, un étrange militaire qui a déjà rendu à la Couronne de signalés services, à force de témérité sagace et d'inconscience avisée. Mais qu'attend-on de lui ? Qu'espèrent-on désormais à Khartoum ? Le Premier ministre Gladstone refuse absolument de s'engager davantage au Soudan. Comme on sait désormais que la garnison ne suffira pas à défendre la ville, il faut l'évacuer, et laisser au Mahdi les peuples du Nil et du désert, qui ne veulent d'autre Dieu que Dieu, et d'autres maîtres que ceux qui se réclament de Dieu. Quant aux Européens, inutile de dire que, s'ils ne déguerpissent pas à temps, leur compte est bon.

À la fin de cette année 1883, Hansal ne songe pas à quitter Khartoum : le gouvernement autrichien, par l'intermédiaire de la mission franciscaine, l'a chargé de demander au Mahdi, par lettres et contre espèces sonnantes, la libération des religieux prisonniers. Pour rédiger ces suppliques, le consul recourt à l'aide de son serviteur et secrétaire Ali. Soudanais et musulman, Ali sait comment il faut parler aux mahdistes, que par ailleurs il abomine. Il ajoute aux propos de son maître la dose d'emphase mystique indispensable à se faire comprendre. Mais la substance des lettres est vraiment son œuvre, à lui Hansal. Il y met toute son âme. C'est avec une forte émotion qu'il les confie à Ali, pour que ce dernier les fasse parvenir à l'ennemi. Et le secrétaire lui rend son sourire de confiance.

Même s'il n'y avait pas les prisonniers à sauver, Hansal n'envisagerait pas de quitter Khartoum : il aurait l'impression de désertier, de trahir. De surcroît, il aime cette

ville. Oui, il l'aime, à la stupeur des autres membres de la colonie européenne. Pour cela même qu'elle est sans ordre et sans plan, pour cela même qu'elle est la plupart du temps soumise à des chaleurs écrasantes, qui ne cèdent même pas lors de l'exécrable saison des pluies, pour cela même qu'elle est habitée de tant d'êtres faibles, enchaînés et soumis, il l'aime. Les gens comme les lieux. Il n'y a rien au monde de plus beau que les jardins de Khartoum, au bord du Nil, dissimulés derrière les plus tristement banales des masures, et qui soudain nous donnent le paradis, fraîcheur comprise. Rien de plus beau non plus que le sourire gratuit de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants surtout, qui n'ont que leur misère, et qui vous donnent, on ne sait vraiment pourquoi, leur confiance absolue et joyeuse. Non, je ne veux pas quitter Khartoum.

Hansal, les yeux tournés vers le ciel, se souvient de la comète de 1882. On l'a nommée la comète Cruls, du nom de l'astronome qui la découvrit. Lors de son précédent passage, on l'avait observée en Chine, près de huit siècles auparavant. Lorsqu'elle reviendra, nous serons donc tous morts, et les enfants de nos enfants, et tant d'autres générations encore. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas vivre et agir, pense le brave consul, si nous voulons qu'à son retour elle voie le monde un peu moins misérable. Non, vraiment, Hansal ne mérite pas le sort qui lui sera réservé.

II

UNE CLOCHE À KHARTOUM

Au début de décembre 1883, l'exode des Européens commence. Des steamers descendent le Nil, en direction de Berber, de Dongola, d'Assouan et du Caire, chargés de dames à vastes chapeaux fleuris et de messieurs en complet blanc, assis sur leurs chaises de toile, qui s'éventent au-dessus des invisibles soutiers nègres. Mais c'est un voyage immense, et qui doit suivre l'énervante et languissante boucle du Nil, par Abou Hamed et Korti. On ne respirera vraiment qu'en vue d'Assouan. Ce n'est pas pour rien que les princiers invités du khédivé, lors des festivités de l'inauguration du canal de Suez, en 1869, n'avaient pas dépassé cette latitude. Au-delà, c'est la barbarie, dont le muflé, dans notre dos, souffle son air brûlant et fétide. On le savait, on le sent désormais, et l'on craint pour sa peau, et l'on voudrait voir fouetter un peu plus efficacement celle des bateleurs trop nonchalants.

Il faudrait être fou pour entamer le trajet inverse. Cependant, Khartoum apprend qu'un journaliste de nationalité française commet cette folie-là. Un certain Pascal Darrel, précédé d'une réputation douteuse. On croit savoir que le futur arrivant est hostile à l'Angleterre en général et à Gordon en particulier. Qu'il n'est d'ailleurs pas moins hostile à toute entreprise colonisatrice de la race blanche, en Afrique et ailleurs. Et pour couronner le tout, hostile à la religion. Pourtant, il va loger à la mission autrichienne ! Alors, un espion, un infiltré ? C'est le nouveau consul de

France, le distingué M. Herbin, qui informe Hansal de cette nouvelle, ajoutant qu'il n'a pas à juger ses compatriotes, fussent-ils révolutionnaires et félons, et que certains faits sont désormais «amnistiés, sinon pardonnés», mais que ces faits restent, et des taches indélébiles.

– Quels faits, quelles taches ?

C'est sur la rive du Nil Bleu, à l'est du palais du gouverneur, qu'a lieu cette conversation. Les maisons en brique y sont abritées derrière de grands jardins qui font office de bouclier : le parfum de l'oranger et celui du mimosa luttent victorieusement contre les odeurs plutôt fortes qui vous assaillent sur le quai, puis sur la grève, où chaque matin, une trentaine de bouchers débitent des vaches, des chèvres, des chameaux ou des moutons, sous l'œil des vautours, faucons, grues et autres oiseaux intéressés. Dans la direction opposée, à l'ouest, ce sont d'abord des bâtiments officiels, puis la mission franciscaine autrichienne.

Herbin refuse de s'expliquer davantage. Hansal, inquiet, prend alors congé de lui, revient sur ses pas et se dirige en hâte vers le domaine de ses amis franciscains, avec la ferme volonté d'en savoir plus. Domenico, le frère lai, un gaillard puissant, cheveux en brosse, menton en galoche, et simplet quelque peu, lui assure dans un rire (car il rit toujours par manière de sauvegarde, pour n'avoir pas à montrer qu'il n'a pas compris) qu'un monsieur de France est bien attendu ; lui et sa fille, mais qu'ils ne sont pas encore arrivés.

– Sa fille ?

Nouveau hennissement. Hansal devine, non sans peine, que c'est probablement la fille en question qui doit être, au premier chef, logée à la mission : envoyée par Le Caire, elle s'occupera de faire la classe aux petits élèves.

– Pourquoi ? Manquerions-nous soudain d'enseignants ?

Frère Domenico hoche la tête comme un cheval encense, mais se montre incapable de répondre à cette question.

Repoussant doucement le frère lai, qui a tendance à demeurer bras ballants, exactement là où les menus

événements de la journée le conduisent et le déposent, le consul s'avance dans l'allée qui conduit à la chapelle, entre deux rangées de palmiers. Il voit trois franciscains sortir du bâtiment, et à sa surprise, au lieu de venir à lui comme ils auraient fait en temps normal, voilà qu'ils bifurquent brusquement, faisant voler les pans de leur bure, et s'engagent dans une allée latérale, en direction du grand jardin. Pour un peu, Hansal aurait l'impression que les moines le fuient.

Il se dit qu'il a fait erreur, que c'est une coïncidence, mais lorsque, bifurquant à son tour dans la direction opposée, vers l'énorme bâtiment principal de la mission, il croise deux religieuses, habit blanc, coiffé de toile légère (la guimpe, sous ces latitudes, leur est épargnée), il doit bien constater que celles-ci, qui ne peuvent tout de même pas rebrousser chemin à sa vue, ont l'air d'en avoir envie. Elles ne lui accordent qu'un salut furtif, les yeux baissés. D'habitude, dans de semblables circonstances, elles s'arrêtaient toujours pour échanger avec lui des amabilités – et depuis quelque temps, s'enquérir de leurs sœurs et de leurs frères prisonniers, car c'est à lui, l'épistolier, que d'éventuelles réponses de l'ennemi devraient parvenir. Hélas, il n'en parvient jamais. Aujourd'hui, ces gentilles sœurs ont l'air contraintes et malheureuses, et pour la première fois, ne lui posent pas la moindre question. Qu'est-ce à dire ?

Hansal, le cœur battant d'inquiétude, pénètre dans le grand bâtiment de la mission, afin d'y dénicher le père Hanriot, et d'en savoir enfin davantage. Mais il commence à se douter de la vérité. Le prêtre se fait attendre un moment, ce qui n'est pas bon signe non plus, et reçoit enfin le consul dans le parloir presque frais et blanchi à la chaux, sur les parois duquel jouent, au gré des heures, des taches de couleur : la plus grande fenêtre de la pièce est un vitrail coloré, représentant la crucifixion. Tous les crucifix de la mission, œuvres d'un frère artiste, doué mais tourmenté, qui avait un beau jour disparu et dont on n'a jamais retrouvé la trace, sont d'un réalisme douloureux. Il faut dire

que Khartoum ne prédispose guère au riant optimisme. Cependant le linteau de la porte, comme au consulat d'Autriche-Hongrie, s'orne d'une aigle à deux têtes : la puissance temporelle vient en aide à la faiblesse christique.

Voici le père Hanriot, dont les traits sont habituellement doux et lisses. Il a le front barré, les lèvres serrées, amères. Il aborde son vieil ami laïc avec moins de chaleur que d'habitude, et le regard navré, fuyant. Comme celui des sœurs. L'explication est simple. Elle effraie et accable le consul, mais sans l'étonner outre mesure. Domenico, comme d'habitude, n'a guère compris la situation : la plupart des frères et des sœurs vont quitter Khartoum, ni plus ni moins. C'est une fuite en bon ordre, mais une fuite en masse. Décision de l'archevêque, monseigneur Sogaro. L'immense bâtiment de la mission sera vide, ou presque.

– Ce n'est pas possible, murmure Hansal, sur le ton de l'oraison funèbre plus que de la révolte. Va-t-on renoncer à dire la messe pour tous ces gens fervents, pour tous ces enfants (il pensait : et moi, renoncer à jouer de l'harmonium avant, pendant et après les chants?), va-t-on les abandonner, surtout maintenant ? Va-t-on permettre que la cloche, qui sonne tous les jours et toutes les heures depuis tant d'années, vous comprenez ? Je le dis symboliquement, bien sûr...

Non, il le disait exactement, concrètement. La cloche de cette petite chapelle franciscaine dans le matin de Khartoum, c'était, à soi seul, la présence merveilleuse, fragile et suffisante de l'Europe. Il n'était que de fermer les yeux. Et même, pour peu qu'on se trouvât sur place, dans ce jardin de la mission qui est le lieu précis du paradis terrestre, on pouvait les ouvrir, les yeux, sur cette chapelle mignonne, qui ressemblait au couvent miniature des franciscains de Fiesole : Hansal l'avait vu dans sa jeunesse, avant le grand départ. Il aimait Khartoum de toute son âme, mais justement, son âme avait besoin, pour aimer Khartoum, que sonne la cloche argentine de la chapelle, cette cloche

qui suffisait à rafraîchir l'atmosphère étouffante de la ville, à soulager l'air épais, à laver les ruelles empestées, cette cloche qui nettoyait la cité comme l'absolution, n'est-ce pas, nettoie les cœurs.

Le père Hanriot répond sur un ton légèrement trop pénétré, légèrement trop convenu, que les frères et les sœurs ont prié pour qu'on leur accorde la faveur de rester, mais qu'il faut obéir; que la mission, d'ailleurs, avec l'aide de Dieu, se reconstituera plus au nord, à Berber. De surcroît, le frère Domenico, lui, ne partira pas.

Hansal trouve que son ami lui parle presque comme à un étranger, et que l'onction sacerdotale dont il se drape soudain devant lui, comme on se drape d'officialité, n'est vraiment pas rassurante. Et puis, pourquoi laisser ici le plus simplet des frères? Parce qu'il ne comprend pas le danger? Le consul s'efforce de chasser cette pensée impie.

– Et l'école? Et les enfants?

– Nous y pourvoyons. Pour tous les orphelins, nous les emmenons. Et pour ceux qui ont ici leurs parents, notre sœur Matilda, la plus compétente et, j'ose le dire, la plus courageuse de nos sœurs, est autorisée à demeurer.

La plus intelligente aussi. Très étrange, songe Hansal. Le seul homme qu'on laisse ici est complètement démuné, et l'on choisit de lui adjoindre la personne peut-être la plus douée de toute la mission, mais une femme.

– Sœur Matilda? Comment se fait-il?

– Elle l'a expressément voulu, ardemment demandé, je n'ai pas besoin de vous en assurer. Je m'y étais opposé, mais j'en ai référé à l'évêque, qui a donné son accord. Sœur Matilda sera épaulée par une personne brillante et compétente, et qui pourra, avec elle, poursuivre notre tâche.

Deux femmes, pense Hansal. Décidément, la gent masculine se distingue par son courage. Une autre question, devenue secondaire devant cette terrible annonce de l'évacuation presque complète de la mission, lui revient tout de même :

– La personne dont vous parlez est-elle vraiment la fille d'un certain Pascal Darrel? Et ce Pascal Darrel n'est-il pas...? Savez-vous le pourquoi de sa présence ici?

Hanriot répond qu'il l'ignore.

– Bien entendu, murmure-t-il, si la menace venait à s'aggraver, tous ceux qui vont rester seraient évacués à leur tour. Dieu ne nous éprouve pas au-delà de nos forces.

Il a prononcé cette dernière phrase d'un ton sentencieux, mais sourdement angoissé.

– Certes, certes, dit Hansal. Mais avec l'arrivée probable, et que je crois certaine, du général Gordon, les conditions vont à coup sûr s'améliorer, la menace va s'éloigner. Vous verrez que très bientôt...

– Oui, sans doute, et la première urgence sera de libérer nos frères et nos sœurs prisonniers. Je sais que vous faites tout ce qui est en votre pouvoir... Toujours pas de nouvelles?

– Hélas non. Mais je vous le dis, grâce au général Gordon, la délivrance sera l'affaire de quelques semaines. Dans le même délai, vous nous reviendrez, vous et les autres frères et sœurs. Venez me faire vos adieux, je vous attends avec joie, mais j'insiste : ce ne sera qu'un au revoir!

– Vos paroles me font grand bien, mon cher ami. C'est entendu, je passerai chez vous avant notre départ.

Hansal n'est pas sûr qu'il tiendra parole. Il veut l'espérer. Que Gordon se hâte! En attendant, il faut guetter l'arrivée de ce Français et de sa fille. En tout état de cause, leur venue est sinon courageuse, du moins téméraire. Peut-être aussi qu'au Caire, on ne mesure pas tout à fait la gravité de la situation. Les marchands qui ont des intérêts au Soudan protestent d'ailleurs contre l'idée même de l'évacuation, faisant observer à juste raison que, si El Obeid est tombée, ce n'est pas le cas de nombreuses autres places fortes: Berber et Dongola, au nord de Khartoum, mais aussi, au sud, Gondokoro ou Fachoda sur le Nil Blanc, Sennar sur le Nil Bleu. Peut-être va-t-on évacuer toutes ces garnisons,

mais en bon ordre, au moment voulu. Le consul anglais Power n'a-t-il pas écrit dans le *Times* que Khartoum est prête à tenir au moins un an sans aide? Donc la vie doit et peut continuer. Elle continue.

En passant dans les rues du bazar, les seules de la ville, ou presque, à être vraiment dessinées, en particulier les rues couvertes (d'un toit de paille et de branchages), Hansal constate que l'exode d'un nombre certain d'Européens ne change rien à la densité de la foule, et pas grand-chose à sa composition: des Égyptiens à la mine insolente (sous le nom de «Turcs», ils sont ici les principaux colons); des commerçants nubiens pétris au contraire de modestie furtive; des esclaves dinkas, grands et beaux comme des princes, qu'auraient dû servir à genoux les officiers replets et rusés qui peuvent les faire couper en morceaux sur un caprice; des vendeurs de pigeons, de bière, de légumes, de fruits, de quincaillerie anglaise ou de plumes d'autruche qui dorment derrière leur étal et tiennent, même éveillés, les paupières suffisamment baissées pour que des mouches y séjournent. Ce bazar dont les odeurs violentes sont cependant vaincues par la senteur de café que dégage, sur une place ronde, une buvette où les traiteurs d'humains se réunissent pour parler affaires.

Hansal se souvient du jour où, tout jeune arrivant dans la ville, il avait pu voir, attablé devant ce café, un homme à lunettes cerclées de fer, armé d'une plume et d'un encrier, devant des liasses de papiers maintenues par des cailloux plats. Ce personnage était Rifa'a Bey, un savant cairote exilé à Khartoum pour excès de libéralisme. C'est bien volontiers qu'il expliqua au jeune Autrichien la nature de son travail: il traduisait en arabe le *Traité de l'éducation des filles* de Fénelon. Et pendant ce temps, défilaient sous son nez des esclaves enchaînées, promenées, vendues à la criée, des négresses nues que n'importe qui pouvait arrêter pour examiner leurs dents, leur langue, et toute autre partie.

III

INCONTRÔLABLE ILLUMINÉ

Le 24 janvier 1884, le général Gordon, sur la route de Khartoum, est accueilli au Caire par Nubar Pacha, Premier ministre du gouvernement khédival. Douze ans plus tôt, cet Arménien pragmatique et souple, toujours en train de s'essuyer le front avec un mouchoir de dentelle, l'avait rencontré à Constantinople, lors d'un dîner à l'ambassade d'Angleterre. Son attention avait été attirée par un militaire mince, à la fois élastique et gauche, mal à l'aise à la table de l'ambassadeur, buvant plus qu'il ne mangeait, et buvant nerveusement parce qu'il était empêché de fumer.

– Auriez-vous par hasard, colonel, quelque parenté avec le fameux Gordon, le vainqueur des Taïpings ?

La révolte des Taïpings, en Chine, a fait vingt millions de morts, plus que n'en causera la Première Guerre mondiale. Un certain colonel Gordon a largement contribué à l'écraser. Par l'empereur de Chine, il sera fait mandarin à bouton rouge, un honneur que jamais Occidental n'avait encore reçu. Le plus grand colosse du monde vacillait : ce Gordon l'avait empêché de s'écrouler. Bref, un personnage clé de l'histoire universelle. À la question de Nubar, le militaire nerveux, mince et mal à l'aise avait répondu que ce Gordon et lui-même étaient une seule et même personne. Et l'on voyait que s'il concédait cela, c'était par seule répugnance à mentir.

Dès lors, Nubar ne le lâcha plus. C'est ainsi qu'il l'avait conduit dans le palais du khédiva Ismaïl, vice-roi d'Égypte,

et que cela s'était conclu par sa nomination, en 1874, au poste de gouverneur de l'Équatoria, puis du Soudan tout entier. À l'époque, il n'était pas question du Mahdi, mais de remonter le Nil jusqu'aux grands lacs, de réguler le commerce de l'ivoire blanc (que le khédive Ismaïl avait décrété monopole d'État, c'est-à-dire monopole de lui-même) tout en combattant le trafic de l'ivoire noir. Le général Gordon eut la folie de prendre sa tâche au sérieux, et de lutter avec une rare âpreté contre le commerce des esclaves. C'est un fou généreux, un ascète forcené, un bousculeur de conventions, un humoriste colérique, un héros profondément inconscient de l'être. Tous les Anglais sont excentriques? Gordon est le suprême Anglais. Il fait suer et tempêter ses supérieurs qui cependant ne peuvent se passer de lui; et ses subordonnés, presque toujours, lui sont attachés à la vie à la mort, peut-être parce qu'ils sont fascinés par un cas clinique et sublime de désintéressement absolu. Le plus fort de tout, c'est que les populations locales, elles aussi, se sont mises à l'aimer, parce qu'il s'est toujours efforcé de leur distribuer le pain et la justice.

Gordon lutta, construisit, combattit, fit décharger des cargaisons d'esclaves pour les transformer en milliers d'êtres humains, miracle plus grand que de déverser un tombereau de cailloux pour en faire une rivière de diamants. Ce fut en vain. L'on revendit les diamants au prix du caillou. Au bout de deux ans, Gordon quittera son poste en Équatoria, se voyant saboté par le *moudir* général et son armée de fonctionnaires corrompus. Le khédive le supplie. Il revient, exigeant d'être nommé gouverneur du Soudan tout entier. Accordé. Mais, travaillant décidément trop bien, contrariant trop d'intérêts, il sera remercié, début 1880. Il ira se reposer en Suisse, dans la bonne ville de Lausanne, pour y apprendre que toutes ses mesures antiesclavagistes ont été rapportées.

Et voilà que ce 24 janvier 1884 Gordon, en compagnie de Nubar Pacha, se retrouvait au palais du khédive. Et presque

rien n'était changé, sauf que Tawfiq Pacha avait succédé à son père Ismaïl, brusquement démis, et parti pour Naples et Constantinople, étourdi, mais pas au point d'avoir oublié, dans ses bagages, son harem. Si le nouveau khédive a rappelé le général, ce n'est pas qu'il y tienne tant. Mais on ne discute pas les ordres feutrés de Sir Evelyn Baring.

Sir Evelyn Baring? Il occupe le poste de commissaire anglais aux affaires égyptiennes. Comprenez: maître de ce pays. Le khédive Tawfiq est à ses ordres, mais il n'en faut rien dire. Imaginez un homme sous tutelle, à qui l'on accorde le droit de feindre l'autonomie. Il va donc acheter son journal tout seul, comme un grand. Mais dans sa poche, il ne tient que la somme nécessaire, remise par son tuteur, pas un centime de plus. Le tuteur en question, Sir Evelyn Baring, donc, est un impeccable diplomate, si l'on peut risquer ce pléonasme. Grand, bien découplé, le regard à la fois perçant et lointain, l'expression réduite au minimum, empreinte d'une distance qu'on pourrait prendre, dans les meilleurs moments, pour de l'humour.

Sir Evelyn Baring ne s'émeut absolument pas de sa situation, qui est pourtant prodigieuse. Diriger un immense pays sans en avoir l'air, être le roi sans couronne qui donne des ordres au roi couronné! N'importe quel individu normalement constitué devrait en concevoir une folle ivresse. Mais Sir Evelyn Baring ne se laisse pas enivrer. D'abord parce que la position qu'il occupe lui paraît naturelle: n'est-ce pas le destin de l'Angleterre, de régenter le monde sans en bousculer l'ordre apparent? Et de surcroît, s'il commande au khédive, il obéit au gouvernement de Londres, aux ministres, à Sa Majesté la Reine. Donc, pas question, dans tout cela, d'ambition personnelle. Baring est tout entier, de tout son esprit et de toute sa volonté, au service d'une ambition combien plus grande, celle de sa patrie. Ou pour mieux dire, au service d'une grandeur que sa patrie ne saurait ambitionner puisqu'elle la possède, mais qu'il s'agit de faire persévérer dans l'être et dans l'avoir.

Baring n'apprécie guère Gordon, qu'il a déjà rencontré six ans plus tôt. D'abord, il le considère, non sans quelque raison, comme un incontrôlable illuminé. Mais peut-être pour un motif plus profond : Gordon, comme lui, est dépourvu d'ambition personnelle, mais contrairement à lui, le sens de la grandeur terrestre, anglaise en particulier, lui manque. C'est le servent d'un idéal peut-être magnifique, mais absurde et fumeux ; un militaire peut-être héroïque, peut-être brillant, mais qui troquerait avec bonheur ses galons contre ceux de l'Armée du Salut. Cet homme qui a traversé toutes les horreurs de la guerre, et ses privations, et ses infamies, cet homme qui a tué, fait tuer, condamné à mort, ne rêve que d'apprendre à lire aux négrillons et à chanter avec eux des cantiques. Gordon, lors de son séjour en Palestine, a jeté son fusil après avoir tiré une perdrix dans la vallée de Josaphat, et l'avoir vue pantelante ; il se reproche désormais jusqu'au meurtre de la moindre bestiole. Sir Baring, s'il apprenait cela, serait encore plus consterné.

Il est au moins étonné, et peine à n'en rien laisser paraître, quand Gordon, au cours de leur entrevue de ce 24 janvier 1884, lui demande, en présence du khédivé et de Nubar Pacha, de convoquer au palais le nommé Al-Zubeir Rahma Mansour, un très noble forban, connu comme le roi des esclavagistes, et qui se trouve au Caire en résidence surveillée, car il était en train de se construire, à force de richesses affreusement acquises, un État dans l'État. Baring s'exécute avec inquiétude. Certes, objectivement et politiquement, Zubeir peut être un allié de poids : nombre de tribus soudanaises lui sont fidèles, et le suivraient, quoi qu'il ordonne. Mais tout de même, on ne pactise pas avec le diable.

Zubeir entre au palais, sourit à Gordon qui lui sourit. Brève et chaleureuse conversation. Après le départ du digne brigand, Gordon, enchanté, explique sans rire que l'homme lui paraît providentiel. J'ai la plus grande confiance en lui,

précise-t-il. C'est un homme de parole, et d'honneur. En face de lui, j'ai d'ailleurs éprouvé un *sentiment mystique*, une intuition qui ne trompe pas. Je vous propose de faire de Zubeir le gouverneur de Khartoum. Voilà l'unique solution pour contrer le Mahdi.

Baring épouvanté pince les lèvres, annonce qu'il va soumettre cette intéressante idée au gouvernement britannique. Quel illuminé, décidément! Un *sentiment mystique*, lui, l'ennemi féroce de l'esclavage, en face de ce marchand de chair! Mais seul, peut-être, un tel hurluberlu pourra combattre efficacement l'illuminé d'en face, ce Mohammed Ahmed qui se fait appeler le Mahdi. Donc on ne reviendra pas sur la décision de nommer Gordon, une deuxième fois, dix ans après, gouverneur général du Soudan, avec les pleins pouvoirs. En revanche, il va de soi que les supérieurs de Baring, à Londres, dûment avertis de son projet délirant, lui refuseront le concours de Zubeir.

Ah, c'est ainsi? Eh bien, songe Gordon, je sais ce qu'il me reste à faire. Je vais à Khartoum sans Zubeir, mais je leur réserve des surprises, aux ministres de Sa Majesté.

IV

MARIE

Très tôt, ce matin du 27 janvier 1884, le consul Hansal quitte sa maison, sa femme soudanaise et ses deux marmots qui, dans le lit, composent une seule masse indistincte et chaude, dont il s'est arraché péniblement, et se dirige vers la mignonne chapelle, pour aller répéter ses cantiques à l'harmonium.

L'immense bâtiment de la mission s'est donc presque vidé, sauf aux heures où, dans un coin du grand réfectoire blanchi à la chaux, orné sur sa paroi du fond d'un crucifix immense et torturé (comme il se doit, après tout), sœur Matilda fait la classe à des élèves dont l'attention paraîtrait surnaturelle aux yeux du plus intraitable des athées. Hansal redoute presque de retourner dans ces lieux dont il est un si vieil habitué. Cette solitude est de mauvais augure. Et ce n'est pas l'arrivée attendue de Pascal Darrel et de sa fille qui va la meubler comme il faudrait.

Ainsi qu'on pouvait le craindre, le père Hanriot s'en est allé sans crier gare. Si le consul d'Autriche a su le jour de son départ, c'est parce que plusieurs enfants, également en partance avec leurs familles, ont pénétré un beau matin dans la cour de sa maison, à toute allure, comme des feuilles balayées par le *haboub*, et se sont jetés dans ses bras. Les parents ont suivi, à peine moins expressifs dans leur chagrin. Puis tout le monde s'est retiré, en pleurs. Hansal n'avait pas eu le cœur d'aller sur le quai saluer le départ du vapeur.

Il redoute de se sentir orphelin dans ce bâtiment de

la mission, dont le corps principal n'a pas moins de cent mètres de long, sur deux hauts étages, sans parler des caves. Même au temps où tout le monde était sur place, ces espaces avaient toujours été trop grands, et des oiseaux égarés peuvent y voler longtemps avant de se heurter aux vitrages. C'est un Tyrolien architecte et dessinateur, le frère Gostner, qui l'a conçu dans les années 1850, et ce sont des Toscans qui l'ont construit. On le voit, on le sent. Mais c'est trop grand : mauvaise influence du désert et du Nil. En compensation de ce vain gigantisme, la chapelle est minuscule. Pour cela même, et parce qu'elle est entourée du merveilleux jardin, du jardin d'Éden, elle est secourable.

Depuis le départ des autres religieux, hélas, le frère Domenico n'y sonne plus la cloche. D'ailleurs, on ne le voit guère dans l'enceinte de la mission. Ni même dans la cabane du jardin où, le plus souvent, il s'affaire parmi les outils tintinnabulants, non loin du parc aux dindons gloussants. D'autres lieux, en ville, doivent l'attirer. Et Dieu sait, se dit Hansal, dans quels traquenards sa faiblesse pourrait tomber. Des individus acquis à la cause du Mahdi pourraient le retourner, et se servir de lui, à son insu. Le consul s'est ouvert de ses sombres et soupçonneuses pensées à sa femme Brilla comme à son secrétaire Ali, mais tous deux le rassurent. Domenico comprend trop peu de choses pour imaginer une trahison, dit Ali. Et Brilla, de son côté, insiste sur la gentillesse de cet homme simple, qui ne saurait faire le mal.

Hansal pousse la porte de la chapelle, dans le jour encore frais. Une forme blanche, aux cheveux blonds, dans le couloir central, vient à la rencontre du consul. La robe longue et stricte pourrait faire penser à l'habit des sœurs du couvent, n'était sa ceinture fermée en nœud papillon, ornement des plus discrets, parce qu'il est blanc comme le reste du vêtement, mais signe suffisant de féminité laïque. Forcément la nouvelle institutrice. Mais est-ce possible, si jeune ?

– Je m'appelle Marie Darrel.

Elle s'amuse de la mine inquiète de Hansal. Son sourire, contrairement à ce qu'on pourrait attendre d'une personne de son âge, est affûté, avisé, ferme. Devant ces yeux bleus dont le regard posé contredit la fragilité du corps et la douceur des traits, il se rassure un peu. Mais son inquiétant père, s'il avait eu plus de fibre paternelle, n'aurait jamais pu l'emmener ici, dans cette ville, dans ces circonstances, et même abstraction faite du danger mahdiste. À Khartoum, peu d'hommes européens tiennent le coup. Que dire des femmes ! Celle de l'explorateur Brun-Rollet, voilà quelques décennies, est morte de consommation. Si ce n'est pas la consommation, ce sont les fièvres.

– Martin Hansal. Je suis consul d'Autriche-Hongrie à Khartoum, et pour le reste, je fais un peu tous les métiers. Je suis un vieux de la vieille. Plus de trente ans que je vis dans ce pays, dont une grande partie dans cette ville. C'est bien pour ça que je ne songe pas à la quitter. Mais permettez-moi de m'étonner... Vous savez que beaucoup d'Européens s'en vont d'ici. Et voilà que vous arrivez...

D'un commun et tacite accord, ils sont sortis de la chapelle et s'engagent dans l'allée principale du jardin. Hansal n'est pas grand mais Marie est plus petite que lui, et ne la voyant pas en face, ne recevant pas son regard, il se remet à penser que c'est une fragile jeunesse qui n'a rien à faire ici. Il ne peut s'empêcher de poser une question directe :

– Votre père ne craint rien pour vous, ni pour lui-même ?

– Il pense que ces rebelles ne nous veulent pas de mal. Qu'ils veulent seulement chasser du pouvoir les usurpateurs.

– Mais s'il n'y avait pas de danger pour la population, croyez-vous que les Européens partiraient comme ils le font ? Et la mission même, *in corpore* ou presque ? Et pourquoi pensez-vous qu'on appelle ici *le général Gordon* ?

Hansal ne peut s'empêcher de prononcer ces deux derniers mots avec emphase. Il connaît Gordon et le vénère. Son interlocutrice n'en paraît guère émue.

– Les Européens partent, et la mission, mais mon père pense qu'ils se trompent. Au Caire, les religieuses suivent les événements. Bien sûr, elles n'en font pas la même interprétation que mon père. Mais enfin, elles ne dramatisent pas. Elles sont en relation, depuis longtemps, avec la mission de Khartoum. Elles se demandaient comment lui venir en aide. J'ai pensé qu'il fallait saisir l'occasion.

L'occasion ?

– Je leur ai démontré que j'étais tenue d'accompagner mon père, pour veiller sur sa santé. Et à mon père, qui hésitait à m'emmener, j'ai raconté que les religieuses n'avaient pas dit non quand je m'étais proposée pour enseigner à la mission. Bref, j'ai joué sur les deux tableaux.

Il sourit : elle lui confie cette ruse. Le bon cœur de Hansal lui suffit à se sentir à l'aise avec Marie, mais il se demande tout de même, à nouveau, comment cette jeune personne va supporter la vie qui l'attend. Il faudra la garder à tout prix dans le périmètre européen. Car ses cheveux, et le reste, ne la laisseront pas passer inaperçue. Or dans cette ville, les désirs sont exacerbés par un sentiment général d'impunité qui flotte partout.

À Khartoum, le crime n'est pas le crime, le viol n'est pas le viol. Le sentiment d'échapper aux lois, qu'on éprouve peut-être dans la solitude de la savane ou du désert, il est rare qu'on l'éprouve à ce point dans une ville. Pourquoi dans celle-ci ? Parce que Khartoum est, de fait, hors la loi : lorsque six habitants sur sept sont des esclaves, donc des chairs corvéables et violables à merci, le reste est forcément composé de potentats ivres et fous. En outre, Hansal voit bien que cette jeune fille est jolie, et que sa blondeur insolite, en ce lieu du monde, ne peut que fasciner dangereusement. Elle ne le fascine pas, lui, car ses désirs, c'est ainsi, vont aux Noires, qu'il trouve infiniment appétissantes parce que infiniment douces et gentilles, et qu'elles rient pendant l'amour, ce que les Blanches, à son avis, ne savent pas faire aussi bien. Bref, Hansal apprécie le charme de

Marie comme celui d'un tableau d'autel. Mais il n'en ira sûrement pas de même des autres Européens, sans parler des «Turcs».

Et surtout, il se demande quelle idée distordue son père se fait de la situation, pour croire qu'elle est sans danger. Probablement prend-il le Mahdi pour un leader nationaliste doublé d'un meneur socialiste, qui va instaurer au Soudan la liberté, l'égalité et la fraternité françaises ?

– Et votre mère ?

– Elle est décédée il y a longtemps. J'ai été élevée par une tante, à Paris, avant de partir pour l'Égypte.

– Par une tante et par votre père, voulez-vous dire ?

– Non.

Sa réponse est nette, presque coupante, et son visage, sans se faire hostile, s'est fermé. Hansal comprend que, depuis quelques secondes, il ne pose que des questions maladroitement et indiscretes. Il se hâte de changer de sujet.

– Mais votre père est donc ici ?

– Bien sûr, puisque j'y suis. Nous sommes parfaitement logés, dans deux des cellules de l'étage. Qui nous font deux belles chambres. Mon père a pu installer sans peine toute la malle de livres qu'il avait emportée. Mais il ne lit pas seulement. Il écrit. Il ne manquera de rien ici.

Hansal se sent tellement en confiance, et d'ailleurs son caractère jovial et direct le domine à tel point que sa bonhomie indiscrete revient au galop :

– Il y a quelque chose qui m'intrigue. On m'a dit... M. le consul de France m'a dit que monsieur votre père était, si j'ai bien compris, très... hostile à la religion. Or, voilà qu'il vient s'installer ici...

Elle sourit :

– Vous attendez une explication, c'est ça ?

Il se récrie qu'il ne veut pas se mêler des affaires d'autrui, mais qu'il ne peut s'empêcher... En effet, il ne peut s'empêcher. Ce trait de caractère le fait aimer de tous, et détester de quelques-uns.

– Ce que vous avez entendu dire est vrai.

Hansal se garde d'ajouter que le consul Herbin a parlé de félonie, de taches indélébiles, de faits «amnistiés sinon pardonnés». Peut-être que ces faits sont ignorés de sœur Matilda et des autorités ecclésiastiques de ce pays. Voire de cette jeune fille elle-même.

– Il était prévu que je loge ici, explique Marie. Et mon père ne gêne personne. Je vous l'ai dit, il consacre son temps à écrire. C'est son métier. D'ailleurs il n'y a pas d'hôtels à Khartoum.

– En effet. C'est aussi qu'il n'y a pas beaucoup d'hôtes... Écoutez, je vous vois si consciente des réalités, que je vais vous avouer ce qui me tracasse. *Le général Gordon* arrivera dans quelques jours, c'est maintenant une certitude, et il serait grave, il serait catastrophiquement grave que l'on cherche, de quelque manière que ce soit, notamment par voie de presse, à miner son autorité, à gêner son action; que l'on cherche à dresser les esprits contre lui.

– Mon père n'est pas du genre à calomnier qui que ce soit. Vous pouvez vous rassurer, monsieur. Même si je ne suis pas sûre qu'il pense beaucoup de bien de ce général Gordon.

Elle rapporte ce blasphème avec tant de naturel que Hansal en est d'autant plus navré. Mais il ne se tient pas pour battu :

– J'aimerais rencontrer votre père.

– Il se repose. Il est très fatigué.

– Oh, pas tout de suite, bien sûr. Mais plus tard, si c'est possible.

– Vous savez, il est assez sauvage. Il n'a pas l'intention de se mêler à la colonie européenne. Il a toujours observé cette attitude au Caire. Cela peut vous paraître inconvenant. Mais après les épreuves qu'il a traversées...

– Je comprends, marmotte Hansal, qui ne comprend évidemment pas.

Cette fois, tout de même, il n'ose plus interroger.

TU ES LE MAHDI

L'île d'Abba, sur le Nil, à quatre journées de marche au sud de Khartoum, autant de journées à l'est d'El Obeid, est un lieu désormais sacré, aussi sacré peut-être que La Mecque, et plus sacré que Bethléem. C'est là qu'a grandi, dans la dévotion dès son plus jeune âge, Mohammed Ahmed, le fils d'un charpentier de Dongola. Oui, d'un charpentier. Son père ne s'appelait pas Joseph mais Abdallah, et sa mère Amina: comme s'appelaient les parents du Prophète. Le jeune Mohammed, dont la sagesse et l'intelligence et la piété faisaient l'admiration de tous, et d'abord de son père, le charpentier, fut alors envoyé par ses frères – qui jamais n'osèrent lever la main sur leur cadet, car de lui rayonnait déjà la lumière d'Allah –, fut envoyé pour étudier chez de grands sages, à Khartoum, et l'on dit qu'il pleurait à la lecture d'Al-Ghazali, et qu'il souriait à celle d'Ibn Arabi, ces deux savants en qui se concentre la pensée la plus haute de l'islam, donc du monde, parce qu'ils ont su faire le silence dans leur cœur, afin d'entendre, en sa pureté, à l'exemple du Prophète, la dictée de Celui qui dicte toute pensée et nous donne l'infinie, l'inégalable sérénité de connaître la vérité dans sa parole écrite, et Son esprit dans Sa lettre.

Puis, rempli de sagesse et d'une humilité plus grande encore que son savoir, Mohammed Ahmed s'est retiré, durant quinze années, dans l'île d'Abba, comme Mahomet l'avait fait près du mont Harra. L'île sauvage et sévère,

cependant, ne l'isolait pas encore suffisamment du monde et des fautes des hommes. C'est alors qu'il décida de vivre ces quinze années dans une caverne, mais c'étaient ceux du dehors qui ne voyaient, dans la lumière aveuglante du soleil presque vertical, que l'ombre du réel, tandis que lui voyait la seule réalité, la seule vérité, moins ombreuse encore que le désert à midi, parce que la vérité est une, et que le soleil noir de lumière ne saurait l'éclairer, c'est elle qui brûle derrière l'astre et dans l'astre, et qui brûle dans nos cœurs, et qui brûle dans notre sang qu'il nous est donné de répandre pour sa gloire, et c'est du sang des croyants martyrs que chaque soir mourant le soleil s'imbibe, et du sang des nouveaux croyants que chaque matin naissant le soleil se pare.

Quinze années de solitude et de méditation, nourri par les seuls dons des adeptes, qui le vénéraient déjà comme un saint. Quinze années. Qui peut mesurer, qui peut seulement pressentir ce que cela signifie de sacrifice, de solitude, de combat contre les troubles du monde et les chants de la vie? Lui-même ne le peut, mais il ne le veut, car depuis son enfance il a reçu le don d'oublier le temps des humains, ce temps pourtant presque immobile des déserts du Darfour, mais dont le cours, si lent soit-il, détourne de la contemplation. Le temps doit devenir espace, espace que Dieu nous accorde pour y moduler, pour y répéter la prière de notre soumission, et cet espace ne sera jamais assez vaste, assez immobile, assez silencieux. Lorsque des humains l'approchent et quêtent sa parole, Mohammed Ahmed ne les entend ni ne les voit d'abord. Et quand enfin leur présence s'ajoute, minuscule, infime, obéissante, prosternée et dérisoire, à la présence de Dieu, Mohammed Ahmed vient à sourire. Les croyants sont saisis par son sourire, plus qu'ils ne le seraient par sa colère ou son indifférence: ils sentent que le nouveau prophète ne sourit point comme un humain, ni parce qu'il rencontre un humain. Si Dieu pouvait avoir forme et forme humaine, ce qu'Il ne peut, loué soit Celui qui est au-delà de toute forme, Il aurait ce

sourire-là. Qui ne signifie pas un sentiment, qui ne trahit pas une intention, mais qui est, dignement, simplement. Qui dit l'être dans sa plénitude et sa certitude que tout est bien. Le sourire de Mohammed Ahmed est un sourire d'évidence et de sérénité, qui nous agenouille doucement dans notre néant, car pour être serein je ne dois plus penser que je suis, je ne dois plus être. Et ce sourire me dit : bien-heureux, tu n'es plus, sinon dans ton Dieu.

Le premier jour de sa'aban 1298, que les *kouffar* appellent le 28 juin 1881, Mohammed Ahmed écrit : « *Il m'est venu une révélation prophétique en présence du fakir Isa, mon adepte. Le Prophète – que Dieu prie sur lui et le salue – est venu, s'est assis à côté de moi et a dit à Isa : ton sheik que voici est le Mahdi. Isa répondit : je le crois. Le Prophète a dit : celui qui ne croit pas en sa Mahdiyya reniera Dieu et son envoyé. Il dit cela trois fois.* »

Ainsi, ce n'est pas Mohammed Ahmed, en son humilité, qui proféra d'abord cette parole : « Je suis le Mahdi. » C'est le Prophète, et le Prophète n'a pas voulu que Mohammed Ahmed vienne à se tromper, qu'il se rengorge d'un faux orgueil, qu'il soit l'objet de faux messages ou de visions mensongères. Dès lors il choisit de s'adresser à Isa, son disciple (porteur du nom même du Jésus des chrétiens), pour annoncer la nouvelle que lui, Mohammed Ahmed, était le Mahdi attendu. Comment ne pas obéir à l'annonce que le Prophète a faite de son choix ? S'il eût été moins humble, Mohammed Ahmed eût peut-être voulu que le Prophète s'adressât d'abord à lui, et ne parlât qu'à lui seul de son élection. Mais quinze années de solitude ont encore grandi l'humilité de cet homme amaigri, dont les yeux flamboient doucement. Et voici : le disciple a parlé, disant : « Il est le Mahdi », avant que Mohammed Ahmed osât proférer : « Je suis le Mahdi. » Avant que Mohammed Ahmed ne se rende à lui-même témoignage, un autre a rendu témoignage.

Et l'année qui suivit ces événements, l'année 1299 de l'Hégire, au bord du retournement du monde, Mohammed Ahmed reçut directement du Prophète non point une

révélation: un ordre, mais quelle révélation n'est pas un ordre? Il obéit dans l'instant que cet ordre résonnait dans son cœur, et le battement de son cœur fut l'écho de cet ordre. Le Prophète lui intimait: tu changeras ton nom. Et dans le temps même où il disait cela, il condescendait à se donner en exemple:

«Lui-même, le Prophète, béni soit son nom, m'a dit dans mainte apparition: je m'appelais Muhammad, mais quand arrivèrent la mission et la prophétie, je fus appelé rasoul et nabi d'Allah. Toi, par conséquent, tu t'appelais Muhammad Ahmed, mais puisque la Mahdiyya t'a été donnée, tu seras appelé Muhammad al-Madhi, le Bien-Guidé.»

Dès lors, l'année du retournement du monde, le 4 ragab de l'an 1300 de l'Hégire, Muhammad al-Mahdi, reçu dans l'assemblée des anges, put écrire avec toute la fermeté de la soumission:

«Le Seigneur de l'univers m'a annoncé que je suis le Mahdi attendu. Puis il m'a annoncé: le Seigneur t'a fait un signe pour la Mahdiyya, à savoir: le grain de beauté sur ta joue droite. Il m'a donné un autre signe: quand je serai en guerre, une bannière de feu portée par Azrael, l'ange de la mort, le serviteur de Dieu, m'accompagnera. Puis il me dit: tu as été créé d'une lumière qui vient de mon cœur. Par conséquent, celui qui a la félicité croit que je suis le Mahdi attendu.»

La lumière du cœur de Dieu, la bannière de feu d'Azrael! Quoi de plus doux et de plus terrible? La lumière du cœur de Dieu, plus intense que celle du soleil, mais que le vrai Mahdi peut regarder en face car elle est devenue sa propre lumière. Et la bannière de feu de l'ange de la mort, dont l'éclat se reflète sur le sable du désert, traînée du sang des purs et des impurs, témoignage du sacrifice que toujours il faut accomplir pour Allah. Et comme on a devoir de répandre le sang du cœur terrorisé de l'ennemi, on est appelé, plus instamment encore, à répandre celui de notre propre cœur offert, afin que le sable du temps soit abreuvé sans cesse, abreuvé d'éternité. Car le désert de la mort a

soif du sang de notre sacrifice comme le sable a soif de l'eau éternelle, et quand ce sang couvrira le désert de la mort, alors ce désert fleurira tout entier, alors il sera le *firdaws*, le jardin de l'Éden, le paradis où coulent des ruisseaux d'eau, de lait, de miel, et de ce nectar qui n'enivre point mais qui donne aux vrais croyants la récompense du divin contentement.

Qui pourrait douter, qui pourrait résister à cet homme maigre et beau, avec sa barbe noire et sa *galabieh* blanche attachée à sa taille par une ceinture verte, cet ascète à la voix douce, qui porte au cou le chapelet de quatre-vingt-dix-neuf grains, nombre des attributs de Dieu, et sur les joues les *tachît*, les trois entailles parallèles qui disent la plus grande piété? Les Baggara, les nomades du Darfour, ses premiers disciples, savent qu'il est l'Envoyé, celui qui les délivrera du joug turc, du cruel impôt turc, et qui rétablira la vraie religion, car ce sont les paroles du Bien-Guidé qui désormais nous guident, il n'y a de vie que dans la religion pure, mais voilà que la religion, hélas, est devenue impure, il ne reste de l'islam que le nom et du Coran que la figure. Et tous ceux que le Turc impie avait bafoués, tous ceux dont il avait entravé le commerce licite, tous ceux qui avaient été évincés des honneurs et des postes qu'ils méritaient devant Allah, mais qu'on leur avait arrachés pour les donner aux mauvais croyants, aux *kouffar* de toute espèce, aux fauteurs d'apostasie, aux pervers, aux impurs, tous ces humiliés, à leur tour, reconnaissent le Mahdi et lui disent: «Tu es le Mahdi», et ils marchent désormais sous sa bannière blanche et sa bannière de feu.

Après la prise d'El Obeid, deux des chrétiens prisonniers se sont déjà convertis à la vraie religion. Au temps de leur ignorance, on les appelait le frère Isidoro et le père Paolo. À ces deux hommes apeurés, laids et titubants, nous avons promis la vie s'ils prononçaient la *shahada*. Sinon, la mort immédiate. Ils sont devenus plus blêmes encore que leur blancheur, et à chaque coup, pourtant modéré,

que nous leur donnions du plat de l'épée, leur face se renfrognait d'épouvante. Or, nous n'avons même pas eu à lever l'épée dans le soleil, au-dessus de leur tête : ils ont récité la *shahada*, d'une voix précipitée, mais sans faute. Nous nous sommes ri d'eux, parce que le Mahdi, béni soit son nom, nous a recommandé de ne tuer quiconque sans son ordre. Nous n'avions donc point l'intention de les mettre à mort, mais ils ont cru mourir, ils ont vu l'enfer ; ils ont alors reconnu qu'il n'y a de Dieu que Dieu, ils sont revenus à la vérité que tout homme, tout fils d'Adam, reçoit en naissant. Le premier, le bien nommé, s'appelle désormais Farag Allah, victoire de Dieu, et le second, Sabah al-Hayr, c'est-à-dire : bonjour. Car il veut désormais saluer le vrai Dieu.

Et puis d'autres sont morts, parmi ces religieux chrétiens. D'épuisement ou de fièvres ? Non, c'est qu'Allah durcit leur cœur comme la pierre, et que leur cœur, alors, s'est arrêté de battre. Ce qui nous paraît étrange, à nous, foule des croyants qui, passant devant les prisonniers, les regardons comme de pauvres ânes, et les injurions parfois comme on ne prend pas la peine d'injurier les ânes, ce ne sont pas ces deux justes conversions, ces deux retours à la vérité, c'est que les autres prisonniers n'aient pas encore tous prononcé la *shahada* si simple et si belle et si définitive. Car ils ont déjà vu le Mahdi, ces prisonniers, au moins de loin ; le Mahdi en gloire, sur son chameau blanc, accompagné d'un jeune garçon qui tient l'animal, faisant son entrée solennelle et glorieuse dans la ville, à la suite du cortège des vaincus, presque nus et les pieds déchirés, qui se traînent ou qu'on traîne avec leurs montures fourbues. Voici le cheval du général Hicks, une belle bête qui boite et roule des yeux fous, une bête qu'il faudra soigner et lustrer pour l'offrir au vainqueur. Ils ont vu le Mahdi, ces chrétiens.

De loin, c'est vrai. Peut-être faudra-t-il qu'ils le voient de très près pour entrer enfin dans la sérénité. Se convertir ne veut pas dire : changer de religion, cela veut dire : se tourner

vers la lumière unique. Sous le soleil du désert, comment peut-on croire en un Dieu triple, un Dieu multiple? Sous le fouet du soleil, sur les rochers épineux du désert, toute différence entre les dieux, entre Dieu et le monde, toute multiplicité s'évanouit, comme ces Blancs chrétiens, sous la chaleur, s'évanouissent. Il ne peut plus y avoir les mille dieux des païens, les trois dieux des chrétiens, ni le Dieu faux des Juifs, ces vendeurs d'erreur. Il n'y a qu'un soleil, qu'une prostration, qu'un Dieu. Il n'y a même pas, devant nous ni en nous, les forces du mal, car elles sont déjà vaincues: nos batailles et notre sang versé, notre sang dont nous ne cesserons d'être généreux, ne sont que l'effet nécessaire et bienheureux de la victoire acquise dans le ciel. Comprendra-t-on cela, que nous ne nous battons point pour vaincre, mais parce que nous avons vaincu?

Comme le demande le *rasul* et le *nabi* d'Allah, que la bénédiction de Dieu soit sur lui et sur son Mahdi, il faut combattre l'ennemi, transpercer le mal, afin que les âmes soient à l'image, enfin, de ce monde où règne une couleur unique, le brun du sable, le sang séché des hommes; qu'une seule lumière, le soleil noir. Le blanc de la *galabieh* du Mahdi, le blanc des os des animaux et des humains morts de soif, c'est encore le noir du soleil, le noir du feu d'Azrael.

Chrétiens, malgré vos pères du désert, votre monde ne peut exister que là où la terre est diverse, donc légion comme le diable, et le climat clément, donc doucereux comme le mensonge; là où la pluie prétend succéder au soleil; votre monde de nuances et de couleurs et de tiédeurs, votre monde d'ombres et de dégradés d'ombre, qui sont autant de feintes, de demi-vérités, de fuites devant l'Unique, de prétendus attributs, déclinaisons, aménagements de celui qui est tout, qui veut tout, celui qui ne connaît ni division ni repos ni faille ni respiration. Il ne vous faut rien de moins que ce monde de nuances men-teuses pour ainsi croire en un Dieu triple. Ils disent trois en un: déguisement de l'erreur, ombre double de leur Dieu

décomposé. Le vrai monde est sans ombre : en Un, il ne peut être qu'Un.

Dans El Obeid, pays de la soif de Dieu, comment pourrait-il être d'autre Dieu que lui ? C'est quand vous aurez renoncé, chrétiens, à vous souvenir – sans larmes, parce que le désert vous a desséchés – de vos petites églises tièdes, nichées dans de trop tendres bosquets et de trop doux vallons, renoncé à croire que l'ombre est un sourire de la lumière quand elle en est l'impuissante négation, quand vous aurez cessé de vous penser jamais à l'abri du soleil, quand vous aurez compris que le désert est votre lot comme à nous tous, alors vous n'aurez même plus à vous convertir, seulement à connaître l'éblouissement qui vous attend, qui vous ploie vers la terre du désert ; seulement à vous tourner vers lui, à le regarder, à tomber aveugles, à vous prosterner, et vous relever enfin croyants, pour de plus rituels abaissements.

Oui, plusieurs frères de la fausse religion se sont ralliés à Allah, ont fait allégeance au Mahdi, d'autres sont morts. Les femmes résistent plus que les hommes, elles sont obstinées et butées, et nous avons, de surcroît, choisi de ne pas les contraindre à toute force. Pas encore. Les premiers jours, nous avons conquis El Obeid, nous sommes entrés en groupes dans leurs demeures, nous avons apeuré leur misère, crié nos menaces au-dessus de leurs lits de malades, car plusieurs d'entre elles étaient malades ; puisque votre Dieu de mensonge est multiple, multiples nous serons. Mais les mains sur les oreilles, puis sur les yeux, puis sur les oreilles, elles murmuraient des mots d'obstinées, plus têtues que nos ânes et nos chèvres. Et nous les quittions, et le lendemain, et la nuit du lendemain, nous revenions, toujours en groupes, et nous nous succédions comme le vent succède au vent et le sable succède au sable, pour les appeler à la vérité, et nous les frappions et les bousculions, point trop cependant, et nous les menacions de mort, et nous brandissions l'épée au-dessus d'elles, mais elles dirent :

nous mourrons dans notre foi, tuez-nous. Et dès lors nous avons abaissé nos épées, et seulement, de leur plat, frappé lentement ces nuques offertes, ces corps qui ne savent que s'agenouiller, et point encore se prosterner.

Davantage, nous n'en avons rien fait encore, car le Mahdi ne veut pas que des âmes s'enfuient des corps sans son ordre, et le Mahdi veut la douceur et le sourire, béni soit son nom. Mais le Mahdi lui-même ne peut empêcher notre colère, le Mahdi lui-même sait qu'Allah punit ceux et celles qui lui résistent, après plusieurs jours et plusieurs nuits où nous sommes allés leur montrer, à grands cris, à grands appels dans leurs oreilles, à pressions sur leur nuque et leur dos comme frappe le soleil, après nous être emparés de leurs objets de dévotion, leurs calices et leurs étoffes, et nous avons fait de leurs étoffes des ornements pour nos selles, et dans leurs calices nous buvons les boissons permises, après tout ce temps dissipé, car toujours un vieillard d'entre nous levait l'index et rappelait qu'Allah est miséricordieux et qu'on ne peut prendre l'épée que contre ceux qui nous combattent par l'épée, et que le Mahdi ne veut pas la violence, après tout cela, nous allons commencer d'autre manière.

D'abord le voyage à Rahad, où le Mahdi, ses troupes et ses troupeaux se déplacent, première étape en direction de Khartoum la pervertie. Toute la ville d'El Obeid est évacuée, tous les habitants forcés de l'abandonner, qui résiste sera tué, et la caravane immense a marché, les prisonniers pieds nus, écorchés et brûlés, qui doivent encore s'occuper d'un âne, d'un chameau, d'un cheval, éviter qu'il ne meure, donc lui donner à boire, à manger, avant de boire et de manger eux-mêmes. Rahad est à cinquante kilomètres au sud-est d'El Obeid, en direction du Nil et de l'île d'Abba, où naquirent la vocation et la puissance du Mahdi. L'étape n'est pas longue mais elle est terrible, et dure trois jours au lieu d'un seul comme c'est l'habitude. Trop de misérables personnes, trop de lamentables bagages, trop d'animaux.

Des animaux meurent, il faut transférer leur charge sur d'autres et sur des prisonniers, des hommes et des femmes tombent, il faut les jeter sur des ânes, des enfants se perdent dans les arrières poussiéreux de l'immense caravane. Parfois se perdent pour n'être jamais retrouvés, car le flux des humains et des bêtes ne se remonte pas, il vous emporte plus violemment que les cataractes du bas Nil. On ne pleure pas, car nul père et nulle mère n'a d'eau dans le corps pour pleurer, et les hyènes seront bientôt nourries.

Quand on arrive enfin, tous les chrétiens prisonniers sont recrus d'épuisement, la gorge et la langue insensibles. On fait à nouveau boire avant eux les animaux. Et comment auraient-ils la force de la révolte? Ou la force de se battre avec les bêtes? Mais un serviteur, un esclave noir, a pitié d'eux, il leur donne à boire en cachette, au risque du fouet, et les prisonniers souffrent de ne pouvoir dire et pleurer leur reconnaissance. Mon frère, mon frère, murmure à cet esclave musulman le père Josef Ohrwalder, l'un des prisonniers qui, pour l'heure, résiste le mieux à la dureté subie, mais qui craint de se rompre à la moindre douceur. Cependant, l'esclave a déjà disparu, rapide, penché, affairé, anonyme. Il était, pense le père, dont le cœur est fendu comme une terre desséchée, le soldat romain qui donne à boire au crucifié.

Durant le voyage, déjà, les prisonniers ont été séparés les uns des autres, soumis chacun à la garde d'un émir plus ou moins violent, plus ou moins fanatique, désert de dureté, sans oasis, jamais, dans leur regard. Et maintenant on les sépare encore, et la jeune sœur Concetta, poussée après avoir été traînée, s'écroule dans une tente assez vaste, mais où elle se voit seule, privée d'étoiles et d'eau, cherchant dans l'ombre une ombre plus épaisse, grelottant dans la nuit après avoir été accablée de chaleur durant le jour. Elle ne grelotte pas de froid, car il ne fait guère froid dans le pays du Kordofan. Elle grelotte de misère, de solitude, de souffrance. Elle a perdu la force de chercher la prière, et tombe

dans l'hébétude. Elle voit entrer une forme qui s'approche lentement, mais sans menace, et qui la cherche, et ne la voit pas tout de suite, recroquevillée qu'elle est au plus noir de la tente. Une esclave noire, sans expression déchiffrable, peut-être à cause de l'obscurité, mais qui lui donne, elle aussi, à boire, et sœur Concetta, à longues gorgées, peut enfin prier. Et puis elle veut prendre dans ses mains blessées les mains de l'esclave mais celle-ci se retire, se retire, toujours sans expression, sauf peut-être un regard blanc, navré, fatal. Pourquoi lui avoir donné à boire, pourquoi lui avoir donné de mieux survivre? Maintenant, toute la force retrouvée est pour souffrir. Et c'est alors qu'entrent les hommes.

VI

ABIDACELOYA

Cela fait quinze ans qu'Alphonse de Veysieux a mis pour la première fois les pieds à Khartoum. Dans cette ville, tous les membres de la communauté européenne se connaissent. Dès lors, ils sont tous amis les uns des autres, amis par force. D'ailleurs, de Veysieux est de très bonne famille française. Donc, en principe, hautement fréquentable. Mais si ce marchand d'ivoire et d'esclaves est toujours resté bien en cour quand même on savait sur lui beaucoup de choses, Hansal a refusé dès le début de lui serrer la main. Il n'eut d'ailleurs guère l'occasion de signifier ce refus, parce que, du temps de sa splendeur, Veysieux n'était que rarement présent dans la ville. Et quand il s'y arrêta pour reprendre souffle, il s'enfermait dans sa vaste maison, la seule importante villa qui, dans la partie est de Khartoum, le long du Nil Bleu, s'élevait au-delà des premiers entrepôts, en retrait de cette zone déjà vague et lourde d'odeurs pénibles, où les Européens ne se risquaient qu'avec répugnance et par nécessité. Et s'il en sortait, c'était pour aller surveiller des arrivages au port, et certainement pas pour faire ses civilités aux membres de la colonie européenne.

Ce que l'on racontait de cet homme était assez épouvantable, mais peut-être exagéré? Il ne se vantait pas de ses exploits, même lorsqu'il ne fut plus en mesure de s'y livrer parce que tout long déplacement lui devint impossible, *a fortiori* toute expédition dans des contrées hostiles, qui réclament qu'on soit en pleine possession de ses moyens si

l'on veut espérer s'en sortir vivant. Il fallait remonter le Nil Blanc, au cours d'abord large et régulier, bordé d'arbres et de petites collines pelées. Après la bagatelle de huit cents kilomètres presque paisibles, le fleuve fait un coude, et la végétation gagne en densité. On parvient au lac No, puis, toujours vers l'ouest, on s'engage sur le Bahr el-Ghazal, le Fleuve aux Gazelles, dans des forêts de plus en plus profondes.

Pour qui ne connaît pas ces contrées, il peut imaginer que le voyageur, quittant le désert pour des forêts luxuriantes, quitte l'enfer pour le paradis. En réalité, il sort du premier cercle de la géhenne pour entrer dans le second, et ne fait que changer de désert : à la couleur sable, insupportablement constante, succède la couleur verte, non moins constante, non moins insupportable. De surcroît, le Nil, dans le sable et les pierres, ne gêne la navigation que par quelques cataractes au-delà desquelles il est possible de haler les bateaux. Lorsque le désert fait place à la forêt, c'est un autre obstacle, infiniment plus terrible, qui arrête les steamers et souvent les emprisonne : le *sudd*. Une monstrueuse et putride barrière végétale, un gigantesque anévrisme de papyrus, qui gonfle progressivement jusqu'à obstruer le fleuve. Pour se libérer, il faut travailler à la serpe, à la faux, à la hache, parfois au canon. Mais si le *sudd* se disloque, il arrive qu'il le fasse à l'image du chêne qu'on abat : il a résisté à tous les assauts en frémissant à peine, et se couche brutalement, comme si l'ultime coup de cognée, insignifiant, avait décidé de tout. Tel le chêne écrasant sous lui des escargots et des crapauds, le *sudd* et le fleuve écrabouillent des hippopotames démembrés, des crocodiles en pièces, sans parler des bateaux et des barques, donc des humains.

Et lorsque par malheur on ne réussit pas à chasser l'affreux bouchon, mais qu'on ne parvient pas non plus à reculer, la situation devient horrible : impossible de gagner la rive à la nage, mais non moins impossible de la gagner à la marche,

car le sol spongieux n'est pas un sol, c'est un marécage qui vous aspire et vous engloutit irrémédiablement. Ce qui veut dire qu'on doit attendre des secours, et que l'on peut mourir lentement, paralysé, affamé, assoiffé, à quelques dizaines de mètres de la rive. Ce sera le sort d'une expédition de Romolo Gessi, un lieutenant de Gordon, en février 1881. Ses compagnons s'entre-regardaient déjà féroce­ment, dans l'intention parfaitement claire de s'entre-dévorer, quand ils furent secourus, mais Gessi mourut peu après, des suites de ses privations.

Veyssieux n'ignorait pas ces dangers. C'était un grand connaisseur du fleuve et des fleuves ; il savait contourner les obstacles de la nature aussi bien qu'il s'entendait à briser les résistances des hommes. Le Bahr el-Ghazal, d'ailleurs, était préservé du *sudd*. Et les hommes ? Le commerce de l'ivoire et des esclaves se répartissait plus ou moins tacitement entre les divers trafiquants. Tant que n'intervenaient pas des circonstances exceptionnelles, on ne se gênait pas entre soi. Et pour un Européen comme Veyssieux, il y avait dix ou cent Égyptiens. Cependant, les Arabes ont au moins l'excuse que le commerce des esclaves est chez eux coutume très ancienne, très naturelle et très peu mise en question, tandis que Veyssieux sévissait en une époque où l'Europe, après avoir copieusement pratiqué l'esclavage, le honnissait et le flétrissait désormais. Enfin, les Arabes esclavagistes se montraient évidemment cruels, mais en général pas au-delà du nécessaire, ou du moins de l'utile. La cruauté, chez Veyssieux, devint bientôt surrogatoire.

Il commença cependant par le simple trafic d'ivoire. À cette époque, dans le Bahr el-Ghazal, de nombreuses tribus guerroyaient entre elles. Il fallait en profiter, et les jouer les unes contre les autres. Mais d'abord, se faire une petite armée qui, une fois formée, s'allierait à telle ou telle de ces tribus, selon les nécessités. Lorsqu'il arriva pour la première fois à Khartoum, le comte n'avait pas un sou vaillant. Il emprunta une somme considérable à un marchand syrien,

aux mains puissantes et élégantes, aux ongles magnifiquement arrondis alors qu'on les attendait griffus, qui lui demanda des intérêts monstrueux, comme c'était de coutume, mais qui prêta sans peine, sachant que son argent ne pourrait que fructifier rapidement. En effet, en quelques semaines, Veyssieux se constitua une petite armée de *Barbarins*, c'est-à-dire de Berbères : en fait, des Nubiens, grassement payés.

Le comte s'aperçut qu'il n'était même pas nécessaire de passer des alliances pour agir, tant les tribus pillables étaient peu capables de résister. Certes, elles disposaient de lances et de flèches, mais il suffisait de les surprendre, de ne pas leur laisser le temps d'en faire usage. On repérait un village, on tuait deux ou trois nègres à coups de fusil. Les autres, épouvantés par cette arme inconnue et toute-puissante, fuyaient à toutes jambes. Les femmes et les enfants ne pouvaient pas toujours suivre, mais en général on ne les tuait même pas : on les laissait à leur peur glapissante, à leur terreur silencieuse, et l'on s'emparait simplement des troupeaux. On s'éloignait de quelques centaines de mètres, on faisait mine de s'embarquer avec les bêtes. Les chefs du village, surmontant leur épouvante, venaient supplier qu'on leur rende leur trésor vivant, sans lequel toute la tribu mourrait à bref délai. Ils étaient prêts à offrir des femmes en échange. Mais Veyssieux se contentait de leur ivoire. En quelques mois, il avait remboursé le Syrien aux ongles arrondis, intérêts compris, et commencé d'accumuler sa fortune.

En somme, ce n'était là que du commerce plus expéditif : Veyssieux se dispensait de livrer, en échange des défenses d'éléphant, les tord-boyaux ou la verroterie de Venise que d'autres marchands se croyaient tenus de laisser aux nègres pour payer leur ivoire. Veyssieux n'était pas né tueur, et personne, à ce qu'on dit, ne naît tel. D'ailleurs il avait, en dehors de son trafic, des activités scientifiques, et l'on a signalé qu'il était un grand connaisseur des fleuves. À

telle enseigne qu'on a même publié, dans le *Bulletin de la Société de géographie*, la carte qu'il dressa du débit du Nil Blanc et de ses affluents, avec mesures de profondeur, de largeur et de vitesse, tout cela fort précis : « Bahr el-Ghazal, à deux cents mètres en amont du lac No, largeur moyenne : 179,00 mètres ; profondeur moyenne : 1,71 mètre ; vitesse : 36,40 mètres par minute ». Le comte de Veysieux aimait la minutie, l'exactitude. Il possédait également de riches connaissances en ornithologie. D'ailleurs, il existe un oiseau qui porte son nom, une sous-espèce du cubla de Gambie, ou *Dryoscopus gambensis Vessii*, ainsi baptisé par l'ornithologue Theodor von Heuglin, mais sur les indications du forban. À ne pas confondre avec le *Dryoscopus angolensis*, ou cubla à pieds roses.

Le début de son activité singulière eut pour occasion une scène banale, à laquelle il assista, alors qu'avec son armée de sac et de corde, il approchait lentement d'un village, peu avant la tombée de la nuit, histoire de s'assurer que les habitants n'étaient ni trop nombreux ni trop armés, sinon de leurs lances ou de leurs flèches, et qu'ils ne les tenaient pas à portée de main. Tandis que les femelles adultes, autour d'un feu, préparaient sans doute de la nourriture (car une odeur de viande grillée parvenait jusqu'aux narines des futurs assaillants), des femelles plus jeunes, autour d'un autre feu, se dandinaient en tapant de leurs pieds nus sur le sol de terre rouge, tout en chantonnant une espèce de mélopée. Elles étaient vêtues, comme leurs mères affairées à la cuisine, de tissus très colorés, qu'on voyait fort bien à cette distance. Faisaient-elles une ronde ? Non, car elles restaient sur place, en cercle néanmoins. Cependant elles frappaient dans leurs mains, continuaient de chanter, continuaient de taper du pied, continuaient de se dandiner, et l'on attendait que leur chant se déchaîne, ou alors qu'il s'arrête, mais il ne faisait ni l'un ni l'autre ; il se poursuivait, tel quel, et l'on ne voyait pas ce qui pourrait jamais l'arrêter. Sans doute le moment du repas ? Mais les mères, autour

de leur feu, ne semblaient guère pressées, et ces petites femelles ne voulaient pas se lasser le moins du monde; leur énergie restait mécaniquement intacte, la vitesse et l'intensité de leur débit demeuraient inchangées.

L'acolyte de Veyssieux était un Arabe au teint plus pâle qu'un Blanc, qui avait une tête de plus que son patron. Cette tête bougeait sans cesse de droite et de gauche, par mouvements brusques, aux aguets comme celle d'un oiseau. Il se serait fait tuer pour son maître. En attendant, il se contentait de tuer autrui. Il demanda dans un murmure s'il fallait se mettre à tirer, comme d'habitude. Cependant, le comte fit le signe impérieux de ne pas bouger. Le chant se proférait sur des syllabes distinctes, articulées: bien pire qu'une mélopée. Ce charabia, donc, singeait une langue, quelque chose comme *abidaceloaya bidigobidigoaya abidaceloaya bidigobidigoaya abidaceloaya bidigobidigoaya*, ainsi de suite, avec une espèce de vitesse et de précision confuse, oui, une précision confuse, cette grotesque musique était une chanson, qui descendait et remontait, descendait toujours sur la même marche sonore et remontait sur la même marche, avec une lenteur traînante, avant de repartir à toute vitesse, et les mains claquaient les unes contre les autres, les pieds tapaient et raclaient le sol comme ceux d'un cheval qui s'énerve, ce dandinement stupide était une danse, ces mains frappées marquaient un rythme, ces guenons, ces singesses noires se tortillaient. *Abidaceloaya bidigobidigoaya*. Pour Veyssieux, qui aimait aller d'un point à un autre, accomplir une action donnée, avec un commencement et une fin, Veyssieux qui avait le goût des cotes et des mensurations, de la vraie précision, celle qui permet de dominer les choses et les gens, pas cette précision pour rien, irritante de non-sens, pour Veyssieux, ce surplace absurde, cette façon de tourner en rond sans être capable de tourner vraiment, ce charabia volubile qui s'approchait vainement et vicieusement d'un parler, tout cela lui parut bien digne qu'on y mette un terme. Absolument digne, monstrueusement digne.

Jusqu'alors, Veysieux n'avait même pas vu les nègres qu'il terrorisait. Tout au plus riait-il, avec ses hommes, de leur terreur, mais il en riait sans y penser vraiment. Son seul souci, c'était l'ivoire. Il chassait, dispersait ou rassemblait les troupes de bipèdes effarés comme on fait des troupeaux d'animaux, et d'ailleurs ils réagissaient exactement comme tels.

Mais là, *abidaceloaya bidigobidigoaya abidaceloaya bidigobidigoaya abidaceloaya bidigobidigoaya*, il voyait les femelles adultes préparer la nourriture, et surtout ces femelles plus petites s'amuser, d'une manière irritante au dernier degré : elles croient danser, elles croient chanter, elles croient parler, elles croient jouer, et c'est un charabia, et c'est un cri mal modulé, d'oiseau piailleur, une avalanche de syllabes qui n'existent pas, c'est un piétinement sans but et sans fin, une barbarie provocante, le signe qu'il fallait à tout prix, le plus vite possible, y mettre un terme. Ah ! non, jusque-là, il n'avait pas pris garde à la réalité de ces nègres qu'il avait poursuivis et chassés, et qui n'étaient que l'indice noir et meuglant d'un proche butin ; des bestiaux, exactement, sauf que les bovins ne roulent pas des yeux. Maintenant, il voyait des nègres qui barbotaient au bord de l'humain comme de joyeux naufragés qui barbotent dans le fleuve et pourraient bien s'accrocher à notre bateau, il faut maintenant, bien vite, à coups de gaffe, les rejeter dans leur eau fangeuse.

Abidaceloaya bidigobidigoaya abidaceloaya, cela va cesser et finira dans le gargouillis dont cela prétend sortir. Et puis ces singesses qui remuaient, cela devait avoir douze ans, treize ans, on devinait un début de mamelles, et dans la bouche ouverte la langue se trémoussait, puis elle pointait, purléçait, sans empêcher que se montrent les dents très blanches comme n'en ont pas les humains, la langue, les langues se trémoussent, oui, comment faire à moins pour proférer ces syllabes qui n'en sont pas, ces corps souples, pas comme ceux des singesses mais d'autres animaux plus nobles, ces corps qui singent la noblesse, qui la singent, ces

jambes à moitié nues, aux trois-quarts nues, sur lesquelles il va falloir que coule le filet de sang rouge, et vite, sans attendre les premières règles, *abidaceloaya bidigobidigoaya*, c'est d'une précision insensée, vraiment insensée.

Veysieux commanda d'une voix basse, rauque, de bien encercler le village, et de rassembler tout le troupeau là où brûlait le feu (il ne dit pas : les deux feux). Et de ne pas commencer à tirer sans son ordre. Son acolyte fut vaguement étonné de ce changement de stratégie, et peut-être du son de la voix qui l'ordonnait. Mais il se contenta de ricaner, pressentant la suite, et, tournant sèchement la tête vers la droite, il transmit la consigne. D'un homme à l'autre, on se passa le mot. Et l'on marcha. *Abidaceloaya bidigobidigoaya* devenait toujours plus clair et distinct, une bouillie claire et distincte, la précision de la bestialité, est-ce que les autres ne l'entendaient donc pas ? Et l'on encercla le village, fusils pointés, et les hommes et les femmes, autour des cases, refluaient vers les feux, lentement, avec stupeur devant la menace, mais sans épouvante, car ils ne s'attendaient pas vraiment à la suite, qui d'ailleurs n'avait aucune logique pour personne, car il n'en résulterait guère de profit, du moins pas de profit plus grand que si l'on avait utilisé la méthode habituelle : voler les troupeaux pour voler l'ivoire ensuite. Et ces hommes et ces femmes et ces enfants stupéfaits n'avaient jamais vu, de leur vie, de trafiquants ni d'esclavagistes, ni blancs ni arabes. Dans leurs yeux, sur leurs faces, la stupeur ne pouvait que dominer, une curiosité énorme, presque hébétée, fortement mêlée d'anxiété et d'angoisse.

La portée de singesses, lorsqu'elle vit que tout le village approchait d'elle, s'était arrêtée, oui, elle s'était arrêtée après *abidaceloaya*, et il n'y aurait plus jamais de *bidigobidigoaya*, enfin, il était temps, et leurs faciès exprimèrent la même stupeur que les adultes, mais le rire et le sourire ne les quittèrent que progressivement, tant ils avaient régné tout à l'heure, enfin quelque chose qui singe le rire et singe

encore plus atrocement le sourire. Veysieux aurait souhaité que le chant continue, et que ce soit le fusil qui le fasse taire, à la fin précise de la séquence, comme on arrête le bœuf, la génisse, à la fin du tour de la noria. Mais non, ça s'était arrêté et les petites femelles présentaient des faciès graves, graves comme des singesses graves. Alors le comte ordonna de tirer, dans le tas désormais suffisamment constitué. Son armée de vingt hommes, autant de bandits, eut une hésitation, non parce que ces traîneurs de sabres auraient été pris d'un scrupule quelconque, mais parce qu'ils ne comprenaient décidément pas le sens exact et l'utilité réelle de ce qu'on leur demandait.

Veysieux tira le premier, et les autres s'y mirent donc, soigneusement. On n'avait peut-être pas pensé que, sous le coup de la panique hurlante, le paquet noir allait se défaire, que parmi les quelque cinquante villageois, des hommes allaient chercher à fuir en rompant le cercle des assaillants, le temps qu'ils rechargent leur fusil à un coup. Et de fait, plusieurs d'entre les mâles se ruèrent en avant et parvinrent à bousculer les tireurs. Veysieux cria l'ordre de les retenir, mais il cria distraitemment, sans conviction, sans intérêt. Les femmes et les enfants, eux, s'étaient regroupés, entassés plutôt, une espèce de roue noire hérissée de têtes, les femmes tentaient d'abriter leurs petits dans leurs bras, ou de faire rempart de leur corps, et la deuxième décharge en faucha facilement un grand nombre, qui ne criaient pas assez.

Où étaient les singesses chanteuses? Veysieux en vit une et visa le bas-ventre sans être sûr d'avoir abouti. Les hurlements venaient de partout, cris de douleur des blessés, cris de détresse des tout-petits, glapissements d'épouvante des plus âgés, tout cela dura encore un certain temps, le temps de la troisième et de la quatrième recharge. Veysieux tirait avec un soin fiévreux, un soin précis, mais durant l'opération, la nuit était brusquement tombée, comme elle tombe sous ces latitudes, et l'on tirait un peu

au hasard dans le tas mouvant des corps hurlants et gémissants sur lesquels les feux jetaient des lueurs et des ombres. Et comme on pouvait le craindre, l'un ou l'autre des mâles échappés avait trouvé ses armes dans l'obscurité et l'un des soldats du comte succomba sous une flèche, on tira au jugé dans la direction d'où venait l'attaque, mais on ne sut pas si l'on avait atteint le but ou non. En tout cas, cette flèche fut la seule qui fit mouche. Mais désormais, plus besoin de convaincre la troupe que cette mort d'un des leurs méritait vengeance. On utilisa le poignard pour que cesse définitivement de grouiller le tas femelle. Veysieux s'avança, il crut reconnaître une des singesses, une de ses jambes justement remuait dans des spasmes, il se saisit d'un brandon, en approcha la lueur, c'était bien elle, il abattit le brandon sur elle, le tissu qui la recouvrait prit feu, et puis ce fut un grésillement, une odeur de chair brûlée, mais pas de réaction. D'ailleurs, les hommes lui demandaient les ordres pour la suite.

Trouver la réserve d'ivoire et réembarquer. Sur le bateau, l'un des lieutenants fit observer que si l'on en avait pris vivants, on aurait pu les revendre comme esclaves, que l'ivoire noir rapportait plus que l'ivoire blanc, et Veysieux qui, assis à l'arrière, buvait du cognac et fumait à toute vitesse, reconnut que c'était exact. Ses yeux étaient vitreux mais précis. La prochaine fois, promit-il, on procéderait autrement. Personne ne se risqua à lui demander pourquoi il avait ordonné ce carnage inutile, et même nuisible, puisqu'il avait coûté la vie à l'un des leurs. Par-dessus le marché, juste au moment de reprendre leur route sur le fleuve, ils avaient retrouvé le nègre tireur de flèches et voulurent lui faire payer d'une mort lente la mort de leur camarade. Mais Veysieux coupa court en le tuant d'une balle de pistolet dans la tête avant qu'on ait pu s'en occuper plus sérieusement, ce qui eut le don d'irriter ses subordonnés. Il était manifestement pressé de partir. Il promit un supplément de paie, et du coup, chacun redevint obéissant,

prêt à tuer sans raison si le patron le demandait. Le patron, lui, avalait verre de cognac sur verre de cognac, car il fallait que sorte de sa tête le refrain *abidaceloaya bidigobidigoaya*, mais il n'en sortit qu'au moment où le comte roula, presque ivre mort, sur la couchette de sa cabine. Presque ivre mort, car il ne l'était jamais tout à fait, et récupérait avec une vitesse étonnante. En présence d'un danger immédiat, il sortait même en quelques instants de la pire ivresse. Il se mettait alors fermement à l'ouvrage, donnant des ordres précis, toujours précis. Mais là, quand il se réveilla, *abidaceloaya bidigobidigoaya* se réveilla de même, pilonnant sa tête, avec lui, en lui, et il sut que, pour le faire taire, il faudrait recommencer la tâche qu'il venait d'accomplir pour la première fois, la recommencer sans doute longtemps. Et la raffiner progressivement. En attendant, il regagna Khartoum pour y prendre un précieux repos.

Nous sommes alors en 1873. L'année même où l'esclavagiste Zubeir règne sur le Bahr el-Ghazal, tandis qu'à Zanzibar, on supprime le marché aux esclaves pour le remplacer par une église chrétienne. Ces deux nouvelles font ricaner copieusement Alphonse de Veysieux. Il atteint sa quarantième année. Or il se sent une envie qui jusqu'alors ne l'avait pas tarauté. Celle de se marier. Une part de lui-même, qu'il n'a guère écoutée auparavant, le réclamait sourdement, depuis toujours ou presque. Et la brusque conscience de son âge réveille soudain ce besoin, pourtant si contraire à tout le reste de sa personne.

Peut-être parce qu'il se souvient que son père, un avocat spécialisé dans la défense des délinquants de haut vol, froid et dur avec son épouse, et la trompant d'abondance, avait dit d'un ton sentencieux, et sans ironie apparente, quand Alphonse était adolescent, que l'homme qui n'est pas marié est un homme incomplet? Quant à sa mère, c'était une ombre pâle et résignée. Elle n'osait témoigner son affection maternelle qu'en cachette d'un homme qui faisait profession d'ignorer son fils quand il ne l'écrasait pas. Le jeune

Alphonse, en tout cas, avait décidé qu'il s'endurcirait et se ferait tout seul. Mais ce propos de son père sur le mariage ne lui avait pas paru scandaleux; seulement énigmatique. C'est peut-être pour résoudre cette énigme qu'il remonte jusqu'au Caire, où il rend visite à des amis de la colonie française, et se mêle à leurs fêtes dispendieuses. En leur compagnie, il va voir au théâtre *Le Gendre de M. Poirier*, qu'on donne régulièrement dans la capitale égyptienne depuis qu'il y triompha quatre ans plus tôt, lors des festivités organisées pour l'inauguration du canal de Suez. Il se fait remarquer par son élégance et ses brillantes qualités de causeur (héritées, malgré tout, de son père) mais aussi de danseur. C'est là qu'il rencontre une compatriote, fille d'un diplomate en poste en Égypte, et prénommée Éléonore, vingt-huit ans, fragile, aux cheveux presque blancs à force de blondeur, et pleine d'un charme grave. Seule sa timidité extrême l'a empêchée jusqu'alors de se laisser courtiser. Il en fait sa cavalière, l'entoure de mille soins délicats. Il lui raconte les pays sauvages où il pénètre en explorateur, pour la plus grande gloire de la science géographique, et dans le mépris des dangers.

Il ne lui cache pas que, pour financer ses recherches, il pratique aussi le commerce de l'ivoire. Elle l'admire pour tout cela, mais bien plus encore pour ses prévenances infatigables et son art de ne jamais la brusquer. Et lui, au contraire de ce qu'on pourrait croire, ne lui ment pas. Il se sent bien dans cette compagnie innocente et paisible. Il imagine sérieusement, avant même de songer à épouser Éléonore, la fille qu'il voudrait avoir d'elle. Il oublie à peu près le reste. Il se montre si prudemment réservé que c'est elle qui, à mots couverts bien sûr, le presse. Le mariage aura donc lieu très vite, lors d'un second passage au Caire, trois mois plus tard, et le couple gagnera Khartoum.

À peine arrivé sur place, Alphonse devra laisser son épouse seule dans la grande maison, mais elle adore la lecture et se plaît à s'y adonner de longues heures dans le

magnifique jardin, sous un sycomore, tandis qu'une servante noire est attentive à ses moindres désirs. L'un de ces désirs, cependant, ne peut pas être satisfait : Éléonore, malgré l'ombre épaisse du jardin, se plaint souvent de la chaleur. On lui apporte des boissons fraîches, et l'on agite même des palmes pour elle. Au début, elle refusait que le petit serviteur noir se charge de cette besogne accablante. Mais il l'accomplissait avec tant d'entrain qu'elle finit par l'accepter. Souvent, elle se retire dans sa chambre, au rez-de-chaussée, une pièce tendue de bleu nuit, avec un lit à quenouilles et baldaquin, coiffeuse et psyché, et toutes les élégances bourgeoises européennes, comme elle l'avait toujours rêvée, et que son mari a fait venir d'Angleterre à prix d'or. Avec ses volets presque clos, cette oasis de civilisation gardait autant de fraîcheur que possible. Éléonore tentait d'y oublier Khartoum, y parvenait presque.

Cependant, le comte reviendra très vite de son premier voyage d'exploration et d'achat d'ivoire ; témoignant du respect le plus extrême, il ne dérange jamais son épouse dans sa chambre. Lorsqu'elle veut bien, ou lorsque les regards de son mari lui laissent penser qu'il est temps pour elle de vouloir, c'est elle qui monte dans sa chambre à lui, au premier étage, une pièce plus simple, aux parois blanches, au mobilier colonial, chaises et canapé cannés, lit à colonnes de métal et moustiquaire. Éléonore se laisse faire en frémissant, tandis qu'il continue de la respecter, ne progressant qu'au fur et à mesure qu'elle accepte ; il lui murmure sans cesse qu'il l'aime, alors elle le laisse déplier ses pétales, elle est presque heureuse. Après, elle réunit toujours ses mains derrière la nuque de l'homme, et l'on ne saurait dire si elle s'accroche à lui ou si elle prie derrière sa tête. L'un et l'autre sans doute.

Le voyage suivant sera plus long, mais à chacun de ses retours, l'époux se montrera manifestement heureux de revoir son épouse. Même si certaines lueurs à la fois mornes et intenses, dans les yeux de l'homme, surprennent

et inquiètent parfois la femme, et peinent à s'éteindre. Et même si Alphonse ne se cache pas de boire passablement d'alcool. Mais il n'est jamais ivre, il se tient toujours correctement. Bientôt, Éléonore sera enceinte.